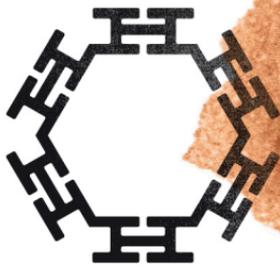


Louise
Marois

**DU PAIN
DANS LES
JOUES**



l'Hexagone
écritures

LOUISE MAROIS

**Du pain
dans les joues**



l'Hexagone

Une société de Québecor Média

À Marie-Josée

LIMINAIRE

La charrue laisse derrière elle un nuage de cristaux. De fines auréoles apparaissent autour des pierres qui s'efforcent de faire fondre l'hiver. Le chemin est salé. Pour Yhana, le plaisir de sucer ces gourmandises, que la charrue déverse à grands coups de lames, est divin. Sucrer, boire. Elle en porte plus d'une à sa bouche et, impatiente, les échappe. La violence du sel: le visage se dessine des lèvres grimaçantes, la gorge, assoiffée, rêve d'eau douce. Elle ne sait résister à ces bijoux qui lui font la fête, ne peut s'en priver.

Les autres saisons ne lui apportent ni un tel bonheur ni un tel ravissement. Printemps des blessures et des gélivures. Yhana saigne, souffre de ne pas leur résister, d'avoir oublié ce qu'elle sait déjà. Un lanier ne lui aurait pas mieux grignoté les joues. La langue blanche, les yeux rougis, cette douleur déchirante qui la garde vivante. Une encre salée pour dire ce qu'il faut taire, ce qui se brise.

Taire ce que personne ne peut entendre, *puisque personne ne vient jusqu'ici, et ici, je peux hurler, aimer, sur cette route qui monte jusqu'à la fourche, jusqu'au ciel. Je choisis avec soin ces pierres précieuses. Rien d'autre qu'une table de banquet, pour moi, Yhana, seule conviée au bonheur.* Puis, consolée, elle s'exprime par des *mmm...* muets. *Tout se passe à l'intérieur, par mes yeux, mes sourcils froncés. Un jeu de poils et de pupilles.*

Le ciel a des revers aux couleurs de réglisse et d'ambre, se tourne sur lui-même. *Qui se retourne dans son lit, corps hâve, roulé sur le côté, sur ses flancs émaciés?* Une lueur arrive par secousses entre les lambeaux du ciel et donne souffle à cette image céleste. Elle continue ce chemin.

PARTIE I

*les mots glissent sur mes doigts
mange la main qui me nourrit
rêve d'une langue qui peut tout
qu'on me lave de cette tristesse
une robe de vin de matin de deuil*

*merveilleuses bourrasques
qui déconstruisent saccagent
qui arrachent au ciel
des tempêtes et des gales*

*éloignée du monde
fleurs mellifiques à mes yeux
le jour s'est retourné
comme toi
sur le dos de la nuit*

Le chemin lisse. Des ravins de chaque côté pour le trop-plein des pluies. Yhana, à plat ventre au fond du fossé, brise de son poing la mince couche de glace et s'abreuve, animal assoiffé. Renifle l'herbe et la terre retournée. À petites gorgées, lape l'eau noircie par l'hiver et les charrues, sans la moindre hésitation, le moindre dégoût. Yhana sait comment ne pas brouiller l'eau qui la gèle. Les engelures brûlent. Elle sourit de cette joie mêlée à la langueur, sacre un bon coup du sel qui éclate dans sa tête. Admire son visage défait à la surface de l'eau, le découvre comme le paysage contre cette surface figée. Sur la peau des fleuves, des rivières, le reflet d'une partie du monde implose.

Lécher est doux. Le geste conduit au vertige, coule contre les flancs, le ventre, effleure l'aine brunie, saisit les poils serrés de son sexe. Yhana regarde, de la fourrure dans les yeux. La soif, bien que lénitive, laisse entre ses dents une lancinante névralgie. Des élancements vont et viennent dans ses joues. Elle s'agenouille un instant pour laisser passer. La tête prise d'assaut, le corps saisi de spasmes et de frissons.

Retourne à la maison, dans son lit, sous des couvertures auxquelles elle ajoute le poids d'un manteau, une épaisse tenture. Sa tête loin dans l'oreiller. Son souffle berce un fatras de couleurs délavées. Yhana redoute qu'un jour tout s'aggrave jusqu'à percer ses joues. Sa chambre est un dispensaire. Un parfum prend l'espace, odeur de marais de sel sur les tapisseries, les meubles, qu'elle ima-

gine jusqu'à la chambre d'Aimée. Odeurs de boue et de labeur, les seules qu'Yhana supporte.

Le matin, Aimée entre toujours trop brusquement dans la chambre d'Yhana, se rue sur les rideaux qu'elle glisse avec rage sur leur rail de métal. Sur la gauche, sur la droite, puis encore sur la gauche. Elle voudrait arracher de ce soleil rance ce qu'il ruine, année après année : des fleurs brodées. La lumière, dans les bras d'Aimée. De son pied, elle replace les tapis retroussés. Amère et sans ménagements. Maudit la vie comme le plancher de cette chambre qui s'écarte. Aimée, postée près du lit, épie, grafigne le coin de l'aube qu'elle balaie des mains. Déteste cette odeur de limon. Aimée, dans ses souvenirs, blessée jusqu'aux os, monte la garde. Elle marche la chambre, retourne les livres pour lire les titres. Que les titres.

Yhana, à peine sortie du sommeil, l'observe, les yeux blessés par l'image d'une Aimée gémissante de ne pas savoir quoi dire, jalouse, de son corps rempli de désirs. Envieuse, Aimée redresse l'échine. *Inhospitalière cette chambre, quel coin perdu, et ta bouche, quel gâchis, encore ces chapelets de sel?* dit Aimée.

Pour l'énerver, Yhana répond : *La mort est simplement extraordinaire. Un sommeil si profond ; plus de jambes, de bras, de tête, de peau. À peine un cœur aux battements lents et incertains. Le sommeil. Agréable de ne plus rien sentir, de ne plus rien penser ni décider. Rien. Débranchée. Toi, débranchée ? Oui. M'émonder, m'élaguer, m'éclaircir le corps, un arbre. M'équarrir les os, me dégrossir, me tailler un jardin, me dépecer, m'effeuiller, tirer ma sève, les veines brûlantes de sucre. Me faire passerelle, pont, jetée, cabane, échelle, lit. Je suis ton orme, mes bras sont les planches de ton tombeau, mes chevilles, glaireuses. Et le roussi qui embaume tes paupières, toi, ma belle, ma lymphé. Ce que tu es bête, Yhana.* Elle donne des coups sur le matelas, le pied décidé à ne rien laisser tranquille.

Ça va! crie Yhana, *des années à partager un peu de ta vie, sans savoir comment, ni pourquoi. Laisse.* Aimée, satisfaite de sa puissance exercée sur Yhana, va à la cuisine sans répondre, autrement qu'avec les mouvements brusques de son corps.

Aimée souffle. Les casseroles tintent, elle allume les fourneaux, la chaudière au gaz, passe le dos de sa main sur son front, ses hanches, la retourne sur le ventre. La fatigue sur son visage monte dans ses yeux, bistre, couverts de suie. Les lèvres entrouvertes. La peau des joues, d'un beau rose, trahit son âge. Aimée roule une pâte, la frappe sur la table, une mince galette prend forme sous ses paumes. Le sel file entre ses doigts. Ferme les yeux pour se retrouver. L'odeur du beurre noir et de l'alcool a raison enfin de celle de la boue ; elle envahit la maison et appelle Yhana.

Yhana entre dans une cuisine encombrée. Glisse sa chaise sur le plancher. En s'asseyant, fait tomber le pain sous la table. Elle rampe pour le chercher. Lève son regard sur les jambes d'Aimée, la soie contre les chevilles, les cuisses, s'arrête sur le caché d'Aimée. L'image a un parfum de terre et de levure. Aimée, intimidée, bouge, cela fait sourire Yhana. Remonte, souffle sur le pain puis le replace dans son panier en osier. *Quoi?*

Yhana silencieuse, détourne le visage, revoit les couleurs de l'aube, les jambes d'Aimée, son parfum. *Mmm...* Discrètement, porte les doigts à sa bouche. Une feinte, elle hausse les épaules. Quitte la table pour sa chambre. Aimée, seule, dévore avec rage, ferme les yeux, salive. Écarte les jambes, le dos bien calé dans sa chaise, un bras sur le dossier, perd la tête. Soupire gaiement jusqu'à ce qu'un serrement des lèvres sangle son impossible tristesse. Le corps vers l'avant s'arrête. Aimée fixe les murs odorants de sa cuisine, son lieu à elle, qu'elle décortique avec une rage contenue. Perdue, les coudes sur la table, bûcheron éméché par la solitude.

Yhana, dans sa chambre, laisse le désir de la lumière la conduire. Une couleur pour chaque jour. Tire un fauteuil sous la fenêtre, pose les pieds sur le rebord et décide.

Dimanche: blanc glauque, lilas, carné, blanc soufré.

Lundi: jaune paille, jaune coq de roche, couleur des fleurs de crocus, jaune de fiel.

Mardi: vert if, vert lumière, vert hellébore pour la folie des lieux.

Mercredi: bleu minéral, d'aniline, bleu de ciel.

Jeudi: orange cuivré, brûlant, orange saumon, de mars.

Vendredi: coiffé de rouge crête-de-coq, de garance, de rouge brique.

Samedi: brun sanguine, noir raisin, presque noir verdâtre.

Dimanche: rouge sang-dragon, rouge porphyre, rouge sanitaire.

Elle ouvre les yeux, la lumière brûle.

Il n'y a pas de plaisir à se laver, se nettoyer les entrailles, à se frotter. Cela agace Yhana. La confronte à ce qu'elle n'est pas, n'a jamais été : la peur que la porte sans verrou ne s'ouvre. Cette porte toujours prête à dénoncer. Qu'on ne voit pas, jamais, les îlots de poils difformes sous ses aisselles, son pubis, sous le plexus étroit ses seins trop petits. Elle affronte son image dans la glace. Hésite à entrer dans l'eau, s'assoit sur ses mains. Salle couleur émail, moisie, et endroit qui fait rager Aimée de honte ; *on ne doit pas partager un tel endroit*, disait-elle derrière une porte mince, *c'est trop réduit, trop intime, on ne peut pas. Les odeurs de selles, de Cologne, ces impossibles mélanges*, dit Aimée. Yhana n'entend rien. Ne voit que sa transparence. Aimée, dans son corps absent. Un cerne, un autre autour d'elle. Yhana traîne cette image lente et aqueuse jusque dans son coin perdu.

Le pain a un goût d'armoire, l'armoire a un goût de pain. Yhana entend le bruit des portes qu'Aimée referme avec la rage du quotidien, l'entend parler seule, murmurer dans les odeurs réchauffées, sans saisir l'essentiel de son babil. Aimée, si peu lascive. *Tout ranger pour une centième fois*, peste-t-elle, *laver, faire la liste*. De son genou, force les tiroirs qui résistent. Cuivres et ustensiles, bruit d'artillerie. Tannée, referme avec douceur. Le vacarme cesse. Aimée dénoue son tablier. S'épuise à tout détester : le monde, la vie, la crasse, le sexe. S'attarde à l'odeur du pain, aux herbes mises à sécher, du filet de lumière écrue qui descend entre les conserves au parquet écaillé à remplacer. Aimée hume l'odeur des thés et cafés, des sachets d'épices. Mouille et plonge le doigt dans la poudre jaune, pour le plaisir de goûter, la violence amère avant de passer ses mains sous l'eau et les essuyer dans ses cheveux.

Aimée a besoin de respirer. Un escalier escarpé relie la maison et le hangar au chemin. Elle glisse sa main sur la rampe de bois qui longe le dessin inégal des pierres. Aime toucher cette rampe limée, douce contre sa paume et sans poids dans son poing. Aime la saisir avec violence, la caresser pour se souvenir : mousse serrée et veinules de velours. Du haut de l'escalier, on entend couler la chute, elle porte sur son dos le vent des derniers jours. On perçoit le nez des clochers sans jamais plus de toc-sin, des tours à grains qui font l'ombre des jours.

Yhana, restée à la fenêtre de sa chambre, contemple le paysage, renifle ses parfums détremvés. Malgré le froid, reste, affamée de nature, de ce vivant, allumant

par intermittence l'apesanteur : *Mmm... perdition.*
Et goûte le lointain bleui et menaçant comme
jamais. Aimée se retourne vers Yhana. Se regardent.
La lumière froisse les yeux. Terrible. De ses doigts
Aimée lisse ses lèvres, fait un cercle sur son cœur et
lui lance la fin de son geste. Yhana riposte une main
sur les yeux. Aimée retourne derrière la lumière.
Brisée.

Le bruit sourd d'une portière. Yhana aperçoit au
loin une silhouette. C'est fait, croit-elle, la Baraque
est vendue. Cette image du passé, plantée en plein
cœur du village, sans trêve et sans merci, abandon-
née aux pires avaries. Sa panse de chaux et de
pierres fumante après les orages, brûlée par le soleil
de juillet, les hivers et qui, encore aujourd'hui, sup-
porte le poids de son propre corps. Vraisemblable-
ment, elle est maintenant à quelqu'un. Yhana porte
une main à son front, fouille les détails.

Le village tout entier est organisé autour de cette Baraque, depuis toujours. Chacun a le regard tourné vers elle. Chaque maison, chaque commerce. Tous, leur propre vision. Pour plusieurs, elle est le lieu du premier baiser, pour d'autres, d'actes illicites. On coupe les arbres pour l'observer, on taille le paysage pour la guetter. On l'affuble de noms : perchoir, mouvoir, piaule, bordel... Sans adresse. Sa prédominance dans l'espace tranche par sa désuétude. Les rues n'ont pas de nom ici. Il n'y a que des visages exsangues et bouffis attachés aux fenêtres, des grosses têtes, leurs récits et leurs drames, parfois édulcorés pour les oublier. On redoute le poids des noms hérités à la naissance et ce qu'ils ont comme source d'expiation. Mer-de-cils, Bourdin, voilà comment on appelle les hommes.

Nul ne peut imaginer habitable cet espace. Imaginer cette Baraque, sanctuaire endormi, convertie en faste demeure donne froid dans le dos. Plusieurs le disent, dans ce patelin perdu : vivre à même un ossuaire est sordide, il faut être cinglé pour y songer rajoutent certains, le poing contre le ciel. Les transactions ont toutes échoué. L'histoire de la Baraque, étalée dans ses moindres détails repousse les gens du village et eux, friands d'inventions, étoffent son récit, l'accentuent de faits saugrenus jour après jour. Abritant pendant des décennies des animaux pestiférés, à force, la Baraque est devenue évitée. Des promesses d'achat froissées dans le creux d'une main, voilà ce qu'il en résulte. Ce qu'il en est.

Un seul aujourd'hui affrontera les vestiges et acceptera les caprices de cette Baraque: Geoffroy Vial.

Geoffroy Vial mit peu de temps à fendre la Baraque, la vider de ses bois pourris. Lui, qui vivait à l'arrière, caché du monde, reprenait vie. Extirpait pendant des jours ses viscères malodorants, la redessinait le soir venu. Jetait par ses ouvertures débris, poutrelles, pierres, briques et soufflait à chaque volée un épais nuage de poussière. La nature se retrouvait sous un fard de chaux. Dès l'aube, montait jusqu'à Yhana et Aimée un impossible vacarme.

Et l'homme frappait, jusqu'au soir.

Yhana a envie de s'approcher, de se présenter à l'homme, ne fait rien, préférant imaginer ses yeux, sa veste, son haleine. Que sait cet homme, que sait-il de la terre ? Il faut s'instruire sur ses rhizomes, sur ses fêtes, avant de parcourir cette route limoneuse et sans nom. Yhana le voit sortir de sa camionnette, prendre un sac sur la banquette, vider son contenu sur le sol et, à chaque mètre, enfoncer avec force son poing dans le sol à demi gelé. Dépose un bulbe, l'enterre et curieusement, crache dessus. En guise de repère, plante une fine branche et, d'un jet d'aérosol, en peint le bout en rouge. Yhana est réjouie par cette parade que l'homme mène avec sérieux et rigueur. Sa tête, pareille à celle de l'animal, renifle, cherche sa pitance parmi les restes. *Quel délice!* Yhana a un bref sourire. Fier d'accomplir cette besogne, il brosse ses mains comme des trophées, comme Aimée les passe dans ses cheveux. Se dit que son allure lui rappelle le grand théâtre des cérémonies. Regarde à nouveau l'emblème qu'il propose au monde. Comme Yhana, il redessine la défaite de quelque chose.

Yhana remarque le ciel baisser. Lumière de sel, cendré. S'ajoute aux coloris le cri nerveux des vachers. Poudre cobalt. Aperçoit Aimée venir vers elle. Ses bras, chargés de bois mort, donnent à sa démarche une allure de gueuse. Une branche s'accroche dans le tissu de sa robe, la soulève, dévoile. Yhana observe doucement cette déchirure.

Le vent garde les arbres en otage. La maison tangué. Secoués, les chênes déposent à leur pied un cercle de rouille. Mai approche, trébuché. Des

images épinglées aux murs de la chambre d'Yhana, des bouts de ciel, de mer. Fragments figés, tirés de magazines. Alignés minutieusement, ils forment son horizon. Aimée refoule son désir de les arracher, passe ses doigts, ses ongles sur les nuages, résiste. Chaque fois Yhana veille, passe derrière elle pour replier les coins d'une aube qu'Aimée aurait abîmée au passage.

Aimée fixe. Dénoue le nœud de ses pensées. Le chagrin dans les yeux, sur ses lèvres. Violet, pourpre, couleur des plaies, des lésions. *Qu'est-ce qu'une composition du ciel après tout, lance-t-elle à Yhana, sinon une effigie? Aussi bien retourner là où j'étais, nulle part.* Regrette. Aimée marche dans la cuisine, revoit la chambre d'Yhana, sa lumière passagère, ce relent de marais. Un fumet duveteux de velours, d'efflorescence dû à l'altération du temps. C'est une fresque magnifique, s'avoue péniblement Aimée qui, à la fenêtre, sent son désamour masser l'air. S'haït. Son haleine laisse un léger film contre le verre. Aimée entend la charrue faire demi-tour et déverser son lot d'or sur le chemin baveux. Des jours parfois nuisibles tant leur vacuité embarrasse. Silences inénarrables, utiles à l'adversité. Aimée suce une de ces pierres lumineuses, pour goûter les lèvres d'Yhana, et enfonce violemment, comme la branche, ses doigts dans le trou de sa robe.

DU PAIN DANS LES JOUES

Est-elle réelle ou hallucinée, cette maison traversée de fantômes et de mal-aimés trahis, de solitude et de mensonges, dont Aimée et Yhana sont les nouvelles propriétaires ?

La Baraque devient tour à tour miroir et gouffre où l'une et l'autre plongent. Dans ce lieu hors du temps, haine et passion s'emballent et s'exacerbent, tous s'entredéchirent. Mais, au bout du compte, c'est l'écriture qui préservera de la folie.

Le style onirique de l'auteure illumine cette prose poétique tout en nuances.

Chaque soir, Yhana démontait le récit, pièce par pièce. Paraphrasait l'acte et le sujet, le cerveau encrassé : saisir la nature, les entrailles, le pourquoi.



Louise Marois a publié *La peau des yeux* (2004, Éditions du Passage, prix Jacqueline Déry-Mochon) et, *qui boit l'encre*. (2010, l'Hexagone, finaliste au prix Goll). En 2011, elle écrit *De peine et de misère* à l'invitation de l'artiste visuelle Sophie Jodoin. *Du pain dans les joues* est sa quatrième publication.

ISBN 978-2-89648-012-8


Groupe
Livre
Québec Média Inc.

